

## LE CARÊME, INITIATION PASCALE

La restauration de la Vigile pascale, si elle a bien certainement été provoquée par une redécouverte générale dans l'Église du plein sens de Pâques, doit elle-même vivifier et propager cette redécouverte. C'est déjà un fruit évident des deux premières célébrations. Mais si l'on veut que ce fruit parvienne à maturité, il ne faut pas que ces Pâques rajeunies fassent figure d'exception dans le cours de l'année liturgique. En particulier, rien ne saurait être plus choquant et plus faux qu'un Carême plus ou moins dévitalisé continuant d'acheminer vers une fête arrachée à la routine et à l'engourdissement. Le Carême, au contraire, s'il a un sens, doit avoir celui de nous préparer à une intelligence totale de ces Pâques intégrales, pour nous mettre à même de les revivre intégralement. Comment lui faire retrouver ce sens ? Tel est l'objet de cet essai.

En premier lieu, il faut remarquer que ce qui a rendu à Pâques sa pleine signification, c'est la vérité qui a été restituée aux rites et aux prières de la Vigile pascale. Que pouvaient bien signifier des textes et des cérémonies qui supposaient et rappelaient sans cesse une veillée nocturne, quand ils étaient repris dans une messe matinale ordinaire ? Cette très simple mais très fondamentale réforme est évidemment la première qui s'impose si nous voulons que le Carême ne reste pas lettre morte mais soit vraiment la préparation efficace aux Pâques ranimées qui sont les nôtres aujourd'hui. Mais, il faut le dire, si accoutumés que nous soyons, hélas ! devenus aux « paroles irréelles » où Newman dénonçait le pire ennemi de toute vraie religion, l'office quadragésimal aujourd'hui, et pour commencer la cérémonie du mercredi des Cendres, sonne à nos oreilles d'un bout à l'autre comme une dérision. D'un bout à l'autre il n'y est question que de jeûne, d'abstinence, de pénitence (dans le plus ancien sens du mot qui implique un changement radical de la vie quotidienne). Mais personne ne songe plus à jeûner, ni même à pratiquer l'abstinence, et personne non

plus ne change rien à sa manière de vivre habituelle. Il en résulte que tout cela prend un accent de comédie qui prive de sérieux par la base l'ensemble de notre Carême. Comment pouvons-nous supporter de prier Dieu pour qu'il bénisse le jeûne de ses serviteurs, alors que nous n'avons pas la moindre intention de jeûner ? Comment pouvons-nous, tels les augures dont parle un ancien, nous regarder sans rire après avoir chanté : « Changeons nos vêtements, couvrons-nous de la cendre et du cilice, jeûnons et pleurons devant le Seigneur... » ? Ne savons-nous pas pertinemment qu'il n'est pas question que nous fassions rien de tel ? Pour pouvoir reprendre notre Carême au sérieux, pour pouvoir y retrouver un réel acheminement vers des Pâques réelles, il faut que notre premier effort porte sur ce point.

Je sais parfaitement qu'on nous dira : « C'est l'Église elle-même qui a adouci la discipline quadragésimale, que nos santés délicates, nos systèmes nerveux plus affinés ne supporteraient pas. Comment pouvez-vous oser vous opposer à sa sagesse ? D'ailleurs, ces pénitences matérielles étaient bonnes pour des chrétiens grossiers et frustes comme ceux de l'ancien temps ; des catholiques éclairés et évolués comme ceux d'aujourd'hui se sont élevés bien plus haut : à des pénitences purement spirituelles et d'autant plus agréables à Dieu. » Ce qu'il faut donc commencer par faire, c'est par clouer au pilori les sophismes pieux accumulés en ces quelques phrases et qu'on est sûr de s'entendre opposer aujourd'hui dès qu'on parle d'ascèse à des catholiques.

Sous le prétexte qu'il est dit : « Déchirez vos cœurs et non vos vêtements », et que les usages modernes s'opposent à ce qu'on sonne encore de la trompette dans Sion sans se singulariser inutilement, on en conclut bien vite que l'époux n'a plus à sortir de sa couche ni l'épouse du lit nuptial (pourvu qu'ils y soient fidèles au Dr. Ogino, ce nouveau Père de l'Église), pas plus que les prêtres n'ont à pleurer entre le vestibule et l'autel (les nombreuses activités de l'apostolat moderne ne leur en laissant pas le loisir). Mais c'est ici l'occasion ou jamais de dénoncer cette invraisemblable combinaison de sensualisme et d'activisme que les catholiques d'aujourd'hui prennent béatement pour une glorification du Créateur, oubliant que l'ascèse chrétienne a précisément pour but la vraie sanctification des corps et

qu'il n'est pas d'activité régénérée qui prenne sa source ailleurs que dans la contemplation des mystères. Si la redécouverte que nous prétendons avoir faite de la vie humaine et chrétienne comme vie dans un corps était autre chose qu'un verbiage sentimental, nous devrions être les derniers à croire à une ascèse « spirituelle » qui soit le contrepied de l'ascèse dite matérielle. Quant à la benoîte supposition que l'Église, en relâchant par une sage prudence les obligations canoniques qu'elle maintenait naguère encore, non seulement nous dispense de l'exigence évangélique de pénitence, mais nous rend coupables de désobéissance à tâcher encore de la suivre, ô « hypocrite lecteur, mon semblable, mon frère », elle assure si bien à la fois notre confort matériel et notre confort spirituel que c'en est seulement un peu trop beau pour être vrai. Eh quoi ! parce qu'il ne paraît plus possible aux autorités ecclésiastiques, dans des temps troublés, aux situations instables, de fixer une norme universelle et uniforme de la pénitence, ce serait aller contre son esprit que de prêcher ou pratiquer encore la pénitence ? Ce serait s'opposer à ce qu'on appelle « le progrès doctrinal » ? Il n'y aurait plus à accepter, ni encore moins à chercher, d'autre ascèse que les difficultés et les efforts coûteux inhérents à toute action positive, et par là même inévitables. Agir autrement serait méconnaître la dignité nouvelle que l'homme moderne a acquise par la domination de son intelligence sur le monde matériel, négliger la grande mutation irréversible dans laquelle l'humanité est entrée, etc.

Tout ce bavardage pseudo-philosophique dissimule mal un exemple magnifique de ce que Scheler a appelé la conscience sourdement mauvaise. Au fond de soi-même, même quand il a des idées « avancées », l'homme moderne est un affreux petit-bourgeois que la peur de perdre un instant ses pantoufles perfectionnées et de risquer le rhume de cerveau tient au ventre. Mais une des plus récentes expériences psychologiques, admirablement illustrée par les meilleures pages de Thomas Merton, et plus encore par les faits qu'elles supposent, c'est que, lorsque les circonstances viennent nous arracher malgré nous à la torpeur de serre que nous prenions pour une atmosphère de haute spiritualité, après quelques suffocations bien compréhensibles les natures les plus viriles redécouvrent l'authentique chris-

tianisme en redécouvrant la permanente actualité de ses exigences. L'extraordinaire succès que le monachisme cistercien connaît aujourd'hui en Amérique, auprès de « boys » que la guerre a privés de leur air conditionné, de leur coca-kola et de leurs « girls friends », devrait bien nous servir d'avertissement. Justement parce qu'il est énervé de sensualité scientifiquement élaborée, enivré d'un érotisme artificiel partout diffus et dont il lui semble impossible de plus se passer, parce qu'il a (qu'on m'en excuse) le postérieur trop bien calé pour pouvoir encore se mettre commodément à genoux, c'est un besoin plus urgent que jamais pour l'homme d'aujourd'hui de secouer au moins de temps en temps cette tendre carapace qui lui colle si fort à la peau et où il se sent si bien au chaud. Les gens qui ne croient ni à Dieu ni à diable éprouvent si souvent le besoin de coucher sur la dure, de se baigner dans l'eau froide, de manger un casse-croûte de fortune qui sent plus la fumée que la cuisson, et nous sommes prêts à admirer cela — puisque c'est moderne et que nous avons si peur d'oublier d'admirer quoi que ce soit de moderne! — tant que cela s'appelle du camping. Mais nous, chrétiens, quand il s'agit de reprendre contact non pas avec la nature, mais avec Dieu, nous nous refuserions à rien de semblable, parce que c'est de l'ascétisme vieux jeu, parce que nous avons recouvré la sacralité de la table et du lit (*sic*)? De qui nous moquons-nous? De Dieu, d'abord, mais aussi de nous-mêmes, et pas moins que de Dieu.

Bien loin que la liberté que l'Église nous laisse maintenant de fixer nous-mêmes les formes et les limites de notre ascèse quadragésimale doive signifier un adieu irrévocable à celle-ci, elle est une occasion providentielle d'échapper enfin à cette confusion entre spiritualité et casuistique qui empoisonna longtemps l'ascèse moderne. Ce n'est plus pour éviter le péché mortel que nous nous serrons la ceinture en Carême? Tant mieux, si cela nous aide à découvrir que retrancher de temps en temps sur son superflu, et même sur son nécessaire, est un excellent et très simple moyen de se libérer l'esprit pour être tout à Dieu! L'Église ne maintient plus les vieilles prescriptions canoniques qui interdisaient de communier trop peu de temps après avoir procréé? Tant

mieux si cela nous permet de comprendre enfin qu'une jouissance permise, légitime, bonne en elle-même, n'en est pas pour autant une jouissance à poursuivre jusqu'à satiété, mais plutôt une excellente matière à sacrifice pour qui veut s'élever un peu plus haut que son bonheur humain, rien qu'humain (ou que son plaisir, tout simplement). L'Église nous propose seulement une seule vigile dans toute l'année, sans même songer à plus l'imposer ? Mais nous qui veillons si facilement quand nous avons envie d'aller au cinéma, d'écouter la radio ou d'achever un Agatha Christie particulièrement passionnant, n'apprendrons-nous pas sans qu'on nous y force à retrancher un peu sur notre sommeil pour méditer et prier ?

Le mieux que nous puissions faire pour retrouver le sens de l'ascèse quadragésimale, c'est de nous remettre à l'école de saint Léon dont les sermons sur le jeûne sont d'une plénitude de doctrine trop peu connue.

Pour lui, le jeûne périodique (jeûne de nourriture, de plaisir des sens et de sommeil, suivant un ternaire inséparable pour l'antiquité chrétienne) répond d'abord à une simple hygiène supérieure. Ses réflexions sur ce point présentent une similitude inattendue avec des remarques formulées naguère par A. Carrel dans un livre quelque temps fameux. Le confort trop habituellement accepté endort, engourdit l'esprit et le corps lui-même. Rien de plus tonique, de plus sain que de s'en priver de temps à autre, et même de rogner carrément sur ce qu'on juge ordinairement nécessaire, ne serait-ce que pour ranimer cette faculté d'adaptation, faute de laquelle toute vie créatrice s'éteint.

Mais cela, au plan religieux et chrétien, prend toute sa valeur parce qu'ainsi mis en éveil, arrachés au va-et-vient ronronnant de la mangeoire à la couche, nous sommes rendus libres : libres pour accueillir le Christ quand il « passe » près de nous, libres pour nous laisser entraîner par lui.

Encore faut-il bien voir, et c'est ce que saint Léon montre comme personne, que le vrai jeûne ne s'arrête pas à une liste d'abstentions. Celles-ci ne sont que les moyens ou les conditions d'un changement de vie, de l'adoption au moins passagère d'un mode d'existence spéciale où les occupations et les préoccupations de ce monde étant réduites au minimum, un loisir s'offre à nous. Loisir, disons-nous, non pas

au sens de *far niente*, mais au sens de liberté, intérieure aussi bien qu'extérieure, liberté de vaquer à la prière méditative. Cependant il faut ajouter enfin une composante essentielle du jeûne tel que le conçoit saint Léon et qui est peut-être celle que nous oublierions le plus facilement. En bon Romain réaliste, le grand pape considère qu'un jeûne comme il le définit doit provoquer un allègement passager mais sensible du budget personnel. Et, pour lui, le jeûne sera chrétien seulement si la différence est consacrée à la charité fraternelle. Le chrétien qui jeûne, s'il jeûne pour atteindre au vrai loisir spirituel, ne doit pas du tout jeûner égoïstement : c'est au contraire dans la mesure où son détachement de soi-même se sera traduit par une préoccupation efficace des besoins d'autrui qu'il sera efficace pour lui-même, autrement dit qu'il le disposera à une vie de prière plus intense et plus profonde.

Quand on considère tout cet ensemble qu'implique le jeûne pour un saint Léon, il est impossible de ne pas être frappé par une similitude quasi évidente, encore que le grand pape ne l'ait jamais soulignée lui-même. Et c'est que le jeûne, le jeûne quadragésimal notamment, tel qu'il le conçoit, apparaît comme une sorte de vie monastique temporaire, telle que l'antiquité en général concevait la vie monastique. Car le moine, à l'époque patristique, ce n'était pas un clerc spécialisé dans la pénitence, au sens moderne du mot (souffrances réparatrices, mystique de compassion, *memento mori*, etc.), dans le chant grégorien et les belles cérémonies ou dans les petits travaux d'érudition ou d'enluminure. C'était un laïc précisément qui, par des moyens plus ou moins héroïques, se libérait de tout pour chercher Dieu, trouver le Christ, ou plutôt être trouvé par lui. Dans ces conditions, il n'y avait rien d'étonnant à conseiller aux laïcs en général, pour un moment d'intensification de leur vie religieuse, de mener une espèce de vie monastique temporaire. Et, notons-le bien, on le voit dans le dernier trait du jeûne souligné par saint Léon lui-même et qui correspond à la doctrine monastique de l'antiquité unanime, appeler le laïc à vivre en moine un moment au moins, ce n'était pas le distraire de la solidarité avec ses frères qui est un de ses devoirs essentiels; les moines eux-mêmes, loin de s'en croire dispensés, voyaient dans leur ascèse un moyen de

s'en acquitter plus aisément : autant de moins pour eux, autant de plus pour les autres... Car le saint loisir de la vie contemplative, telle que l'antiquité l'a conçue, n'a jamais impliqué une dispense du travail des mains pour « gagner sa matérielle », comme on dit, mais bien au contraire son intensification. Travailler, d'un travail pénible mais rémunérateur, c'est la base de la pénitence. Mais le travail pénitent, c'est simplement un travail qu'on fait avec pas grand'chose dans le ventre, pour les autres plutôt que pour soi, et en attendant que le temps réglementaire soit fini, non pas pour regagner l'auge et la litière, mais pour commencer la veillée priante et méditante.

Quand tout cela a été dit, peut-être se rend-on compte qu'un Carême pratiqué à la façon des anciens, avec toute la discrétion voulue, est une chose qui reste parfaitement possible de nos jours, et pour tout le monde ? Il est possible aussi que cela doive donner un peu mal à la tête, mais on se console d'avoir mal à la tête le lundi matin après un trop bon dimanche ; est-ce qu'on ne pourrait pas s'en consoler quand c'est pour « chercher Dieu » ? Et puis, après tout, cela ne durerait jamais que quarante jours, avec une bonne pause chaque dimanche !...

Cependant, nous n'avons pas tout dit et nous n'avons même pas encore dit l'essentiel. Pourquoi jeûner ? pourquoi pratiquer cet ensemble de restrictions et d'efforts qui fait le jeûne quadragésimal d'après saint Léon ? pourquoi en même temps appuyer tout cela sur un spécial élan de charité fraternelle ? Nous avons dit déjà que c'était pour chercher Dieu, et pour le chercher dans la prière. Mais de quelle prière s'agit-il ? Nous avons déjà précisé qu'il s'agissait d'une prière méditative. Mais il faut ajouter maintenant ce qu'elle était censée méditer. Là-dessus, pas une hésitation possible : pour toute l'antiquité, l'aliment de la prière, du moine ou du fidèle quelconque, l'occupation de la vigile préparée par le jeûne, c'est et ce n'est que la Parole de Dieu. La prière chrétienne, celle qui cherche Dieu et trouve le Christ, c'est un dialogue. Et ce n'est pas un de ces dialogues suspects, comme tant de bonnes Sœurs au cerveau laiteux (voire de spirites chrétiens) en fournissent à foison au public catholique d'aujourd'hui, c'est-à-dire un dialogue où

l'homme (et surtout la femme) fait pour plus de sûreté les demandes et les réponses. C'est un dialogue où c'est Dieu lui-même qui parle le premier et où l'homme ne fait qu'essayer de répondre, que s'entraîner à répondre dans les mots mêmes, le plus souvent, que la Parole maternelle lui suggère.

On peut aller jusqu'à dire que ce qui donnera à la pénitence son caractère proprement quadragésimal, c'est ce qu'on lira des Écritures à ce moment et l'orientation dans laquelle on les méditera. A cet égard, l'ancien ordre des lectures des Vigiles, qui subsiste encore à l'état de vestiges tronqués dans les Matines du bréviaire romain, est des plus intéressants, d'autant plus que les travaux d'Anton Baumstark sur les lectionnaires anciens montrent l'universalité et l'antiquité de cet ordre, qui semble bien se rattacher aux leçons de l'office synagogal.

A partir de la Septuagésime, on a commencé la lecture de la Genèse, de telle sorte qu'ayant lu le récit de la création, de la chute et de ses suites dans la première semaine, on en arrive, avec la Sexagésime, à l'épisode de Noé, au premier salut d'un reste de l'humanité pécheresse à travers les eaux du déluge et à l'alliance noachique, prélude et figure de l'alliance universelle que le Christ réaliserait.

A la Quinquagésime, avec l'histoire d'Abraham, c'est l'histoire même du peuple de Dieu qui commence et du même coup celle de la Rédemption. Ainsi le Carême va s'ouvrir après le grand rappel de la vocation à l'exode, au départ, au détachement : « Va-t'en de ton pays, de ta famille et de la maison de ton père, dans un pays que je te montrerai. Je ferai de toi un grand peuple, etc. <sup>1</sup> » L'histoire d'Abraham, de la promesse et des exigences préalables que postule sa réalisation, va se poursuivre au cours des premières semaines du Carême. Nous en gardons dans les leçons des deuxième et troisième dimanches des restes indicatifs du rythme ancien de la lecture; on arrive au deuxième dimanche à la rivalité des jumeaux issus d'Isaac : Jacob et Esaü, et l'on parvient au troisième à l'installation en Égypte à la suite de Joseph. Le quatrième dimanche va commencer, passant à l'Exode, le récit de la première grande délivrance,

1. Genèse, 12.



de la première « rédemption » (au sens étymologique de rachat des esclaves) en introduisant la vie de Moïse par la théophanie de l'Horeb. Les plus anciens lectionnaires poursuivaient la lecture de manière qu'on atteignît l'agneau pascal et le passage de la mer Rouge pour le vendredi saint et Pâques.

Cependant, à une date plus récente, à partir du dimanche de la Passion, la lecture de Jérémie, choisie à la fois comme témoin de la ruine de Jérusalem (seconde Pâque douloureuse et première passion salvatrice) et comme image vivante du Christ souffrant, s'est plutôt superposée que substituée à la lecture de l'Exode dont les réminiscences percent encore partout. Est-il besoin de longuement détailler la leçon à tirer de ces antiques traditions ?

A l'exemple des chrétiens romains que guidait l'office des basiliques, soir et matin, ou, dès le temps de saint Grégoire, la Vigile monastique, nous devrions concevoir notre Carême comme un temps de méditation des grandes leçons de la Genèse et de l'Exode. A la lumière du prophète de l'exil, dans les dispositions nécessaires créées par l'ascèse quadragésimale, elles ouvriraient les yeux de notre cœur au mystère pascal.

Dans des esprits préparés par les trois thèmes majeurs de la création, du péché, du salut par l'intervention salvatrice qui fait du mal même la source du remède, que révélera donc la geste d'Abraham ? Après cette idée fondamentale de l'appel divin, comme appel à tout quitter pour le Royaume, à abandonner sa parenté terrestre pour participer à la création du peuple de Dieu, elle nous ouvrira au seul à seul avec Dieu, dans le dénuement progressif de la foi. Le terme ne doit-il pas être le sacrifice d'Isaac, c'est-à-dire le sacrifice du don de Dieu pour Dieu lui-même et l'obéissance aimante à sa parole d'amour ? Mais la rencontre de Mamré l'éclaire : Dieu devenant l'ami de l'homme au point de se faire son commensal terrestre et de l'inviter en retour au banquet céleste, au face à face avec lui, l'histoire du père des croyants nous préparera à l'histoire même du peuple de la foi : l'universelle réconciliation, l'universelle résurrection atteinte à travers la Croix. Alors la théophanie de l'Horeb, la révélation de Dieu comme quelqu'un qui nous parle et nous appelle, quelqu'un qui est le vivant et veut

nous faire vivre, nous entraînera effectivement dans la geste même du peuple suivant celle de son ancêtre. Nous comprendrons, nous revivrons l'Exode qui doit nous faire quitter la terre d'esclavage de nos idolâtries pour nous conduire, à travers le désert à la foi, vers le Sinaï, vers la contemplation aimante du Dieu de l'alliance à laquelle la foi encore nous initiera dès ici-bas. Immolant spirituellement le véritable agneau sans tache, qui porte et ôte nos propres souillures, nous passerons la mer Rouge où notre vieil homme doit être enseveli dans la mort baptismale pour que l'homme nouveau, debout sur l'autre rive, puisse chanter le Cantique de Moïse, l'hymne de la victoire, de la lumière l'emportant sur les ténèbres.

Et tout cela se vivifiera dans notre communion aux souffrances du Messie éclairée par l'expérience de Jérémie. Le Dieu qui parle au cœur de pierre pour le remplacer par un vrai cœur de chair, le Dieu dont l'amour si proche se révèle au comble de son apparente inimitié, le Dieu qui fait mourir et qui fait vivre, qui fait vivre en faisant mourir, pourra enfin se révéler à nous dans la Croix du Serviteur fidèle.

Il semble qu'une restauration du Carême devrait être une restauration de cette vaste méditation scripturaire, étayée sur une ascèse poursuivie généreusement suivant les lignes indiquées plus haut, méditation que la prédication, les veillées de prière collective, la méditation personnelle de chaque chrétien devraient nourrir et développer de concert.

C'est sur cet arrière-fond que les messes stationales de la liturgie romaine reprendraient leur sens et que le fil essentiellement baptismal de leur catéchèse biblique se rechargerait de toutes les cristallisations rayonnantes faute desquelles il passe maintenant inaperçu. Mais ceci demanderait à son tour un autre effort d'authenticité. Ces messes quadragésimales supposent une Église missionnaire, occupée activement à préparer le témoignage qu'elle va rendre à la Résurrection en agrégeant de nouveaux membres au Corps du Christ. Elles ne reprendront pleinement leur sens, par conséquent, que si l'Église qui les célèbre est effectivement et actuellement engagée dans un effort missionnaire, si elle conçoit la signification pascale de cet effort, et si finalement elle en tire la conclusion en refaisant de la célébration

pascale une vraie fête de l'initiation de ses néophytes. Du coup, les scrutins revivront sans peine, et en particulier le grand scrutin du mercredi après le quatrième dimanche, avec la tradition des évangiles, du symbole et de l'oraison dominicale, puis le dernier scrutin du samedi saint au matin, avec la reddition du symbole et les onctions préparatoires au grand combat contre la puissance des ténèbres où les fils des ténèbres vont entrer pour devenir fils de lumière.

Pensons à ce que redeviendraient, pour une communauté chrétienne où tous et chacun se seraient préparés à revivre le mystère de la manière que nous avons esquissée, ces assemblées eucharistiques préparatoires à la grande Eucharistie pascale. Pensons à l'effort de charité, si essentiel au vrai jeûne traditionnel, se concentrant, au milieu du Carême, sur la prière commune nourrie des sacrifices communs pour que les catéchumènes, présents dans l'assemblée, aient enfin les oreilles ouvertes à la Parole faite chair dont elle vit. Quel sens alors dans la lecture d'Ezéchiël : « Voici ce que dit le Seigneur Dieu : Je sanctifierai mon grand Nom qui a été profané parmi les nations, que vous avez profané au milieu d'elles... Je répandrai sur vous une eau pure, et vous serez purifiés de toutes vos souillures, et je vous purifierai de toutes vos idoles. Je vous donnerai un cœur nouveau et je mettrai un esprit nouveau au milieu de vous; j'ôterai de votre chair le cœur de pierre, et je vous donnerai un cœur de chair... » ? Après quoi l'appel d'Isaïe et sa promesse redeviendraient une actuelle vocation à une réalité prête à être touchée pour ainsi dire : « Lavez-vous, purifiez-vous, ôtez de devant mes yeux la malice de vos pensées, cessez de faire le mal, apprenez à faire le bien, recherchez la justice, assistez l'opprimé, faites droit à l'orphelin, défendez la veuve. Et venez et poursuivez-moi, dit le Seigneur; si vos péchés sont comme l'écarlaté, ils deviendront blancs comme la neige... » Et quand serait lu l'évangile de l'aveugle-né, vraiment l'Église verrait non seulement le « signe » du Fils de l'homme se renouveler parmi elle, mais le sens de ce signe dans le mystère de la Passion-Glorification.

Alors, quelle conclusion à un tel Carême, sinon, après

la Cène de la réconciliation universelle au jeudi saint et l'adoration exultante de la Croix le lendemain, au matin du jour a-liturgique, du jour où tout est attente, espoir silencieux, la confession de foi où l'Église se renouvellerait dans la foi de ses néophytes avant de plonger avec eux dans les eaux de la nouvelle création, pour en ressortir au milieu des *alleluia* et célébrer enfin le banquet, le festin des noces de l'Agneau ? Dans l'ultime nuit quadragésimale où se consumerait sa vigile et l'ascèse qui l'avait soutenue, elle pourrait enfin écouter, sans nul archéologisme, dans l'homélie pascale byzantine la grande Parole de grâce, seule réponse possible à l'attente de sa prière et de son jeûne : « ... Que tout serviteur fidèle entre, joyeux, dans la joie de son maître. Que celui qui s'est donné la peine de jeûner reçoive maintenant le denier qui lui revient. Que celui qui a peiné dès la première heure reçoive à présent son juste salaire. Si quelqu'un est venu après la troisième heure, qu'il célèbre cette fête dans la reconnaissance. Si quelqu'un a tardé jusqu'après la sixième, qu'il n'ait aucune hésitation, car il ne perdra rien. S'il en est un qui a remis jusqu'à la neuvième, qu'il s'approche sans crainte. Et s'il en est un même qui ait traîné jusqu'à la onzième, qu'il ne redoute rien pour sa nonchalance, car le Seigneur est généreux et il reçoit le dernier aussi bien que le premier. Il admet dans son repos aussi bien celui de la onzième que le travailleur de la première heure. Du dernier, il a pitié, comme il prend soin du premier. A celui-ci, il donne; à l'autre, il fait grâce...

« ... Où est ton aiguillon, ô mort ? Où est ta victoire, ô enfer ? Le Christ est ressuscité, et tu as été précipité. Le Christ est ressuscité, et les démons sont tombés. Le Christ est ressuscité, et les anges sont dans la joie. Le Christ est ressuscité, et la vie l'emporte. Le Christ est ressuscité, et il n'y a plus un mort au tombeau. Car le Christ ressuscité des morts est devenu prémices de tous ceux qui s'étaient endormis. A lui soient la gloire et la puissance dans les siècles des siècles ! »

La grande récompense du jeûne et de la prière ne sera-t-elle pas, en effet, la découverte que tout est grâce ? C'est ainsi, selon le mot de saint Paul, qu'ayant souffert avec lui nous régnerons aussi avec lui.

LOUIS BOUYER.